

PARIS ECLIPSES



Mémoires de confinement
Lockdown Log

Laure Vasconi - Ignacio Prego



**auteurs ; Laure Vasconi et Ignacio Prego
texte ; Jean-Marie Durand
conception graphiques ; Nicolas Rouvière**

•

**bilingue ; anglais / français
124 pages - 210x304 mm - format à la française**

**édition limitée à 330 exemplaires dont 30 exemplaires de tête
accompagnés de deux tirages barytés, numérotés et signés par
Laure Vasconi**

**prix TTC ; 50,00 euros
prix TTC exemplaires de tête ; 150,00 euros**

•

Contact

Laure Vasconi :

paris.eclipses@gmail.com

06 08 31 91 07



Jamais dans notre histoire contemporaine, l'espace public parisien n'était devenu hors-la-loi.

Au cours de ces pages, le dénuement, le silence et le vide confèrent à Paris le visage d'une ville-fantôme, dont l'horizon de la catastrophe se dessine à chaque angle de rue.

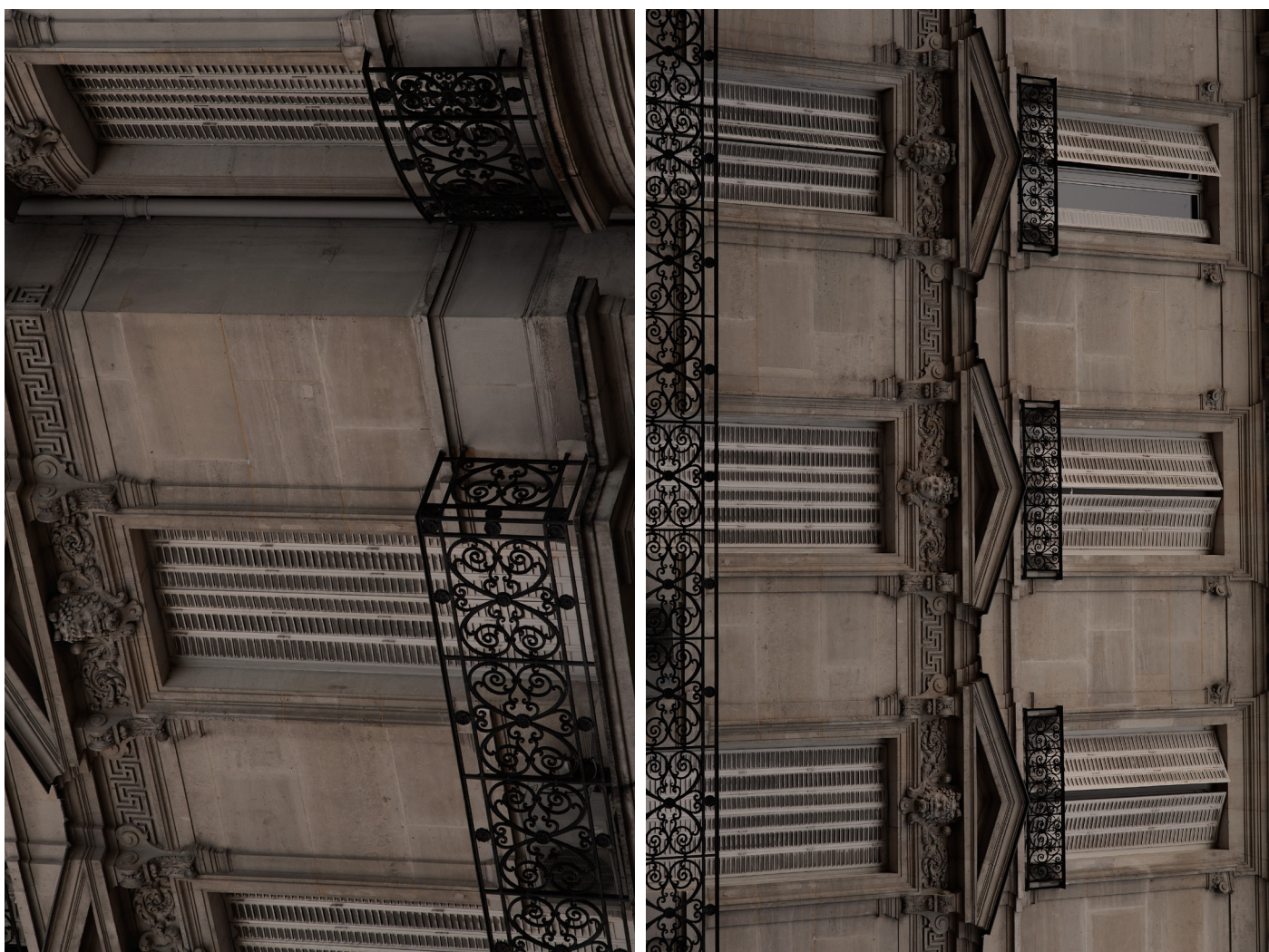
Ici, chaque image prend des allures de photo volée. Volée, non à l'intimité des personnes mais à l'intimité des pierres elles-mêmes.

Paris Eclipses est un essai photographique, un dialogue entre la photographe Laure Vasconi et l'architecte Ignacio Prego sur la conception et sur la vision d'une forme de (sur)vie architecturale.

Entre ces images de perdition et des signes de reconnaissance, une tension traverse de bout en bout et de long en large, cette déambulation fictionnelle dans un Paris confiné de force. La succession de ces images, pensées comme des séquences qui s'enchaînent au rythme du confinement, déstabilisent le spectateur, soudainement pris dans un vertige.

Dans ce conte fantastique sans axe et sans horizon, le promeneur en est réduit à devenir un pur égaré, entre chien et loup, sous un ciel qui résiste à son éclipse.











extrait

« Un virus circule dans la ville, la peur est tombée sur elle, chacun se fait du mauvais sang, tout le monde se claquemure, le mot d'ordre est de rester à distance du monde, des autres, de la société. De se recentrer. Chez soi. Pour dire cette exhortation au retrait, l'expression « distanciation sociale » a été inventée par des technocrates, un soir de mars. Fuir la société, éteindre les moteurs, couper les contacts. Les notions de flux, d'échange, de circulation, désertent l'expérience urbaine, ramenée à son état primaire de simple décor. Un décor sans vie, sans spectateurs, sans acteurs. Une ville dévitalisée, comme on le dit d'une dent lorsqu'on calme sa rage.

Le décor dénué de tout artifice a pourtant des airs artificiels. L'artifice ultime s'éprouverait-il à travers le spectacle troublant d'un espace marqué par l'absence et l'attente ? Le dénuement, le silence et le vide confèrent à Paris le visage d'une ville-fantôme, dont l'horizon de la catastrophe se dessine à chaque coin de rue. Jamais dans notre histoire contemporaine, l'espace public parisien n'était devenu hors-la-loi. De telle sorte que chaque image qui consigne les visages de ce Paris printanier a presque une allure de photo volée. Volée, non à l'intimité de personnes mais à l'intimité des pierres elles-mêmes.»









